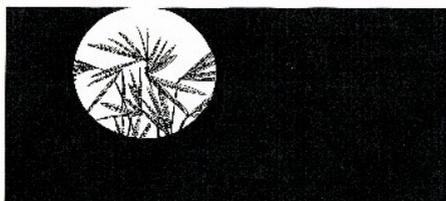


Amour social I

AMOUR SOCIAL I

I/ LA SANS SONNET D'AMOUR



Rameaux et lune, triptyque, illustration de l'affichette n° 2
© Xavier Hiron, 1991

Amour social I

Inaugurant vers 1994 une nouvelle approche thématique, la démarche poétique de Xavier Hiron s'élargit un peu plus, en tentant de renouer avec l'étude de l'entité d'autrui. Ceci via un autre biais que celui des portraits de personnages connus. Ce sont en effet des anonymes qui peuplent désormais ses lignes nouvelles, accompagnés de leurs vacarmes ténus ou leurs grandiloquents silences.

SOMMAIRE

AMOUR SOCIAL I	753
I/ LA SANS SONNET D'AMOUR	753
659- Ma belle, mon aimée (19) diffusé	753
665- Pour toi, un hymne (22) diffusé	755
663- Qu'elle exprimât le tendre (16)	755
672- Au bruit du vent se mêle (14)	756
673- C'est tellement imprévisible (23)	757
675- La paix est revenue (12)	758
676- Paix sous l'orbe du ciel (12)	758
677- Tu m'as appris la gloire (21)	759
678- Je t'attends (27)	760
679- Temps maussade aujourd'hui (16)	761
685- Ta lavande distille (15) diffusé	762
688- Alter ego (34)	763
694- Prestidigitation (14)	764
691- Tu distilles ta vie (12)	764
692- Tu es comme le feu (22)	765
664- Sous la forte solitude du ciel (30)	766
706- C'est l'automne entre nous (28)	767
690- Jardin triste et figé (16)	768
748- Ta vie sereine et magnifique (12)	769
834- Fin d'un long rêve (20)	770
755- Si la vie n'était plus (32)	771
758- Éros en majesté (24)	772
801- Carpe diem (24)	773
781- Je voudrais te revoir (32)	774
957- Un poème de circonstance (20)	775
797- C'est une Ève (bis repetitas) (16)	776
939- Diane au bain ou La femme du matin (17)	776

Amour social I

833- Complainte pour une amie (22)	777
872- L'aumône (27)	778
873- Je veux me réchauffer (16)	779
874- Je veux me réfugier (16)	780
916- Hymne à la beauté (18)	781
927- Désir d'incarnation (12)	781
953- Désir d'amante (28)	782
961- Méprise au réveil (13)	783
1086- Poème d'amour sur-réaliste (16)	
<i>Pour Catherine et Gaëtan</i>	784
918- Tu m'accompagnes (25)	785
971- Tu es le sédiment (28)	786
972- Un seul mot de toi (40)	787
1002- Petite prière pour partir en paix (28)	788
947- Au creux de mes poèmes (21)	789

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

Amour social I

AMOUR SOCIAL I

I/ LA SANS SONNET D'AMOUR

Ma belle, mon aimée
As-tu les bras parés
Par l'odeur d'un cyprès ?
Par celle d'une mousse
Au safran qui colore ?
Par l'amertume d'une source
Où coule ton printemps ?

As-tu la bouche close
Sur tes espoirs de rose
Quand ta parole claire
S'élabore et s'élève
- se dérobe à l'enfer - ?

As-tu l'âme câline
Et la flamme divine ?
Et ta chaleur captive
A-t-elle atteint ses rives
Sous un vent qui t'anime ?

Moi, ton sourire
M'épargne de le dire.

659- Ma belle, mon aimée (19) **diffusé**

Amour social I

Ma belle, mon aimée
as-tu les bras serrés
par l'odeur d'un cyprès ?
Par celle d'une mousse
au safran qui colore
par l'aérielle d'une source
est contre ton printemps ?

As-tu la bouche close
sur tes espoirs de rose
où ta parole claire
s'élabore et s'élève
se dérobe à l'enfer ?

As-tu l'âme calmée
et la flamme divine ?
Et ta s'obscure captive
a-t-elle atteint ses rives
sous un vent qui l'anime ?

Moi, ton sourire
m'épargne de le dire.



*Ma belle, mon aimée, affiche n° 1 illustrée
© Xavier Hiron, 1991*

Pour toi, un hymne :

« Je te célèbre, ma forêt
Mon unique être aimé.
Ma perle de verdure
Ma mort préfigurée.

Je te célèbre par le secret
Ma perle de beauté.
Mon espace adoré
Mon unique forêt.

Je te célèbre, mon entité
Qui est la seule aimée.
Mon âme préjugée :
Je te célèbre ma forêt.

Je te célèbre, mon esseulée
Mon unique fierté.
Mon corps seul émietté.
Mon unique bienfait.

Amour social I

Je te célèbre, ma forêt
Mon unique être aimé.
Ma perle de verdure
Ma mort préfigurée. »

Sauras-tu l'accepter ?

665- Pour toi, un hymne (22) **diffusé**

Qu'elle exprimât le tendre
Désenchantement de la ruche
Ou la mélancolie nocturne
D'une errance accablée.
Ou les galets qui s'accumulent
Sous une lune blanchie.

Ou bien qu'elle exprimât
Le meilleur de son cœur
Qui s'exhume parfois
Au sortir de l'oubli

Ce que je retiens d'elle
De sa fermentation crédule
Est ce moment, précisément
Où roulé par les cimes
J'en vins à m'échouer
Sous l'arc azuré de ses rives.

663- Qu'elle exprimât le tendre (16)

Amour social I



Pour toi, un hymne :

"Je te célèbre, fait
mon unique être aimé
ma parole de vent, ne
ma mort préfigurée."

Je te célèbre, par le secret
ma parole de lucide
mon espace aimé
mon unique force.

Je te célèbre, mon amour
qui est la seule aimée
mon être aimé
Je te célèbre, ma force.

Je te célèbre, mon amour
mon unique être
mon être aimé
mon unique être aimé.

Je te célèbre, fait
mon unique être aimé
ma parole de vent, ne
ma mort préfigurée."

Saura-tu l'écouter ?

*Pour toi, un hymne, affiche n° 2 illustrée
© Xavier Hiron, 1991*

Au bruit du vent se mêle un fracas de moteur.
La mouette tournicote en l'air comme un ruban.
La bourrasque et le sable, sans fureur. Puis après
Nous ne distinguerons ni la force du temps

Ni sa forme ni sa vigueur. Tel un géant
Il souffle et s'époumone aux confins d'un terroir
Sans s'essouffler, pourtant, et son odeur, le soir
S'étale comme un lent et puissant laminoir !

C'est par un soir pesant que j'ai pensé à toi.
Oui, à toi qui étais au loin, tel un brouillard.
Qui chavirais au ciel comme dans un miroir.

À qui rêvait la belle ? Son sourire n'a pu
Le dire. Son visage s'est tu. Car l'espérée
La tendre aimée, avec le fœhn s'en est allée.

672- Au bruit du vent se mêle (14)

Amour social I

C'est tellement imprévisible
Cette odeur forte de toi
Dans la pénombre de ta chambre
Lorsque se mêle à l'ambre
L'odeur frêle des plantes.

L'air frais - une semence -
S'agite entre les huisseries
Et l'entrebâillement de la fenêtre.
Le rose du rideau à rayures centrales
N'a pas bien fière allure
Sous nos sommeils cannibales.

C'est tellement imprévisible
Dans la forge spectrale
Toutes ces formes qui s'étalent.
Et qu'elles disséminent
Dans la lenteur qui s'égosille
Pour moi, elles disent :

« Tu es la nuit, claire et irréductible
Avec laquelle je me débats.
Et seras-tu, demain
Frileuse ou affranchie
Cette nouvelle odeur
Et qui s'essouffle d'un matin ? »

673- C'est tellement imprévisible (23)

La paix est revenue dans le tréfonds des mondes.
Ta parole résonne avec ton âme blonde.
Est revenu aussi le souvenir des ondes
Aux schistes raides, quand tu passais, triste Joconde.

Ou femme sage devant mes yeux. Mes patiences
Ont retenu les germes de ton assurance.

Amour social I

Et moi je pleure au vent béni de tes silences...

Or cette paix suave m'est acquise aujourd'hui.
A brûlé dans tes yeux et dans mon cœur a luit
Intense feu de grêle, frêle éclat de tes jeux.

Dès lors, j'ai reconnu dans toute ton aisance
L'écho de ces mots nus qui sont ma bienséance.

675- La paix est revenue (12)

Paix sous l'orbe du ciel, paix sur ton âme belle
Ronde comme un soleil, comme un feu, comme un monde.
Tes rieuses pensées allument des facondes
Au noir de tes grands yeux, dans mon nuage sombre.
Alors tu me devines, et ma parole blonde
Au vieux désert de mes pensées résonne et sonde
Comme un être qui fuit sans jamais te répondre.

Car les oiseaux, eux, répondent : la vindicte exprimée
De qui ose la fronde ! Mais moi, je ne le sais.
Par l'ultime seconde, juste avant de parler
Je jette par le monde cet écho déformé
De mon désir de fondre en légères fumées.

676- Paix sous l'orbe du ciel (12)

Tu m'as appris la gloire
Des éternelles roses
Qui frissonnent sous l'air
De brumaire, dès ventôse.
Claironne la lumière
Et fièrement s'exposent !

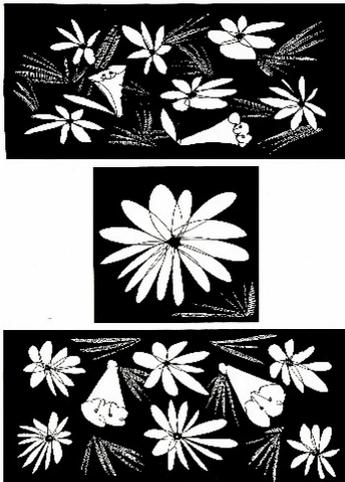
Amour social I

Ta voix les caressait
Dans un jardin morose
Avant moi.
Et ta foi en leurs noms
Les a multipliées
Sans les faire faner.

Tu me l'appris ainsi.
Alors je pardonnais
Aux mots
Leurs fuyantes pensées...
Je pardonnais aux sons
Leur immense beauté.

Mais il est impossible
De rompre
D'avec ce que l'on sait.

677- Tu m'as appris la gloire (21)



Marguerites et liserons, triptyque, illustration de l'affichette n° 2
© Xavier Hiron, 1991

Amour social I

Je t'attends.
Le miel que tu promets
A mûri lentement.

Les ailes de tes yeux
Ont cillé ardemment
Dans l'herbe, bruyamment.

Tes pommettes gorgées
Sont prêtes sur l'instant
Pour l'été qui, demain
Sous le jour réjouira
L'éclat de tes colliers.

Les glycines s'épanchent
Aux fleurs épanouies :
Chantez en avalanche
Chorales éblouies !

Ta réponse est fleurie
Comme le sentiment
D'une ruche à midi.
Cette ruche t'attend.

Oh, comme je t'attends !
Éperdument fébrile
Sous l'empreinte du temps.

Maintenant, le grand merle
Sous la nuit
N'en a plus pour longtemps
À étreindre d'un cri
Mon sourire d'amant.

678- Je t'attends (27)

Amour social I

Temps maussade aujourd'hui. Et des lividités
Nous ont cloués au ciel, tels des passereaux.
Nos paresseuses idées ont dilué du miel
Sous le gris du soleil. Et la pluie va, déborde
De cette nuit limpide, colorée jusqu'au creux
De nos draps mêmes... Temps maussade aujourd'hui.

Tu ravives pourtant tes cendres asservies.
Tu places ta pâleur et tes fards à l'abri
Des souillures célestes. Et ta veste reluit
Tel un désir portant ton être au jour qui luit
Au seuil de ta mélancolie... Car tu raviverais
Jusqu'à l'amour des hommes gris. Ainsi, tu luis

De l'étincelle dans tes yeux. La pluie se lève.
J'ai besoin de te croire, de te rêver encore.
Malgré le temps qui râle, par le noir qui s'endort
Sous le jour qui faiblit respandit ce trésor :
Tu baignes ta beauté d'une parole d'or !

679- Temps maussade aujourd'hui (16)

Ta lavande distille un printemps singulier
Fugitif à l'envie, rose en particulier
Où s'ébattent des fruits, fleurs jaunes à la ronde
Prête à se reformer sous ta parure blonde.

En de rouges fauvettes, ta pupille rieuse
Résonne par l'écho passionnément repris.
Et tes ferveurs - ô sainte, comme je dépéris ! -
S'arrondissent aux flancs des chattes amoureuses.

Et tes lueurs de cire, points d'orgues de tes mains
S'irisent sous des teints timidement carmin

Amour social I

Lorsque ton souffle grêle, un instant oublié
Par les vents, s'abandonne au sage tablier.

Et si tu me demandes l'orange et ses saveurs
Veux-tu que je réponde le bleu au ciel menteur ?
Mes couleurs préférées sont tenues par ton cœur.

685- Ta lavande distille (15) diffusé

Ma première moitié
Se peuple des douleurs.
Du bonheur égaré
À rechercher les heures.

De cette heure à souffrir
Et longue comme un sable
Ou s'égrène à ravir
Loin d'une baie d'érables...

Ma première moitié
Est âpre comme un chant
Qui cherche sa parole
À travers l'océan.

Mais quand je quête encore
Ce rayon d'air vacant
Où demeure le jour
Se dissipe l'enfant.

Alors je me revois
Ramenant sur mes ailes
La misère du ciel
La poudre des Centaures.

Ma première moitié
Est liée à l'aurore

Amour social I

Et sa foi glisse encore
Jusqu'à désespérer.

Ma première moitié
Sèche comme un trésor
Qu'on aurait avalé
Au fond d'un maigre corps.

Ma première moitié
Rêve de réconfort...

Mais la partie seconde
De ma pugnace solitude
Grevant son infortune
Se nomme par ton nom.

688- Alter ego (34)



*Couple de danseurs n° 1, stylobille sur carton couché
© Xavier Hiron, 1998*

Ta robe bleue était volante
Et ne te protégeait de rien.

Amour social I

Sa mousseline s'évaporait
Tel un essaim d'abeilles.
Le vert, bordure sobre d'une allée
Au fond d'un grand parc explosait.
Tel un passant usé courbant sa tête close
Un faux soleil te regardait
Fuir son silence désarmé.

Alors levant les yeux du front de l'astre
Voyant surgir au ciel cette auréole des bourdons
Tu allais. Et tu te réfugiais sous cet orbe des jours.
Et là, il y avait autour de toi, tel un brouillard
Ta longue robe bleue qui au vent s'envolait !

694- Prestidigitation (14)

Tu distilles ta vie comme une huile essentielle.
Tu t'évapores. Pourtant, dans mon cœur où tu règnes
Telle une persistance, mon âme qui s'imprègne
De toi, te rend grâce. Car tu t'immisces en moi
Musaraigne, au point qu'il m'est permis de te croire

Éternelle ! Mais tu ne seras pas. Donc, chaque jour tu veux
Discrètement te fondre en mon cœur comme un vœu
Et ton odeur est gage - ce parfum douloureux -
D'une ode à inventer. Oui, car elle sera gage, cette belle diffuse
De promesses, de chaleur pour mon âme confuse !

Or près de toi, ton aile s'évapore, puis fuse...
Tu distilles ta vie comme l'eau des écluses.

691- Tu distilles ta vie (12)

Amour social I

Tu es comme le feu, immobile et tremblante
Telle une âme servante mais qu'on n'approche pas
À l'image des cendres, rougeoyantes, qui flamboient...

Qui grésillent, puis s'ambrent, quand la flamme s'envole
Qu'on attise du bois. Tu es cette ignorance.
Tu remplis ta saison de nuit et d'horizon.
L'orange fait un vœu qui se tait... Et puis, non !

Car ta langueur tranquille se libère parfois.
Se rallume et se vrille. File pour cet émoi
Qui dans l'âtre fourmille, comme un être fébrile
Qui n'attendrait que moi...

Car tu es tel un feu : orgueilleuse et gentille
Quand mon âme docile est cette flamme vile.
Cet écho âpre et vieux d'un astre merveilleux !

Tes flammèches violettes, l'orange à tes yeux.
Le sursaut des aigrettes, le jeu des rouges-queues
Qui fourbissent... Puis s'éclipsent. Mais dès ton ventre
Bluette, cet arbre aux mille oiseaux, tu tressailles - une fête ! -.
Resplendissent ta tête, ta chaleur et ton eau.

Et te regardant vivre tel un arbre de joie
D'un immense sourire je déchiffre ton livre.
Mais ne t'embrasse pas...

692- Tu es comme le feu (22)

Sous cette forte solitude du ciel
S'étendent les roches de ton eau.
Les reflets blonds de ton étang
Et les herbes de ton marais.
Et toute cette pléiade de joncs brisés
Qui te bordent, ma bruyère.

Amour social I

Toute cette solitude de ruines
Te puise au cœur, ma féminine.
Comme puisent les mains
Dans la profonde mesure à grains.

Certes, cette matière
Est comme issue de toi.
Elle parcourt l'immensité
En marche vers ton être.
Et certes, elle conquiert
Le moindre vecteur de ton âme
Jusqu'à nier tous les villages
Et à dilapider tes sens...

Toute cette solitude de pierre !
Et plus tu te promènes
Par l'étendue des paysages
Sévère et chaude sous l'orage
Et plus s'impose à ton esprit
Ma raide et brutale existence.
Ta propre existence fragile
Notre allégresse pitoyable !

Toute cette solitude de femme
Te tient serrée contre mon âme.
Et sous le jour qui nous protège
Construit notre arbre des douleurs !

664- Sous la forte solitude du ciel (30)

C'est l'automne entre nous
Cette main évasive
De futaies et de houx
De campagne pensive.

C'est le vent qui dénoue
Sa brassée et ses feuilles

Amour social I

Et tourne comme un œil
Ou tel un balai fou.

Sa guirlande s'effeuille
Aux heures d'acajou.
Et l'été, comme un deuil
Au soleil devient flou.

Sa pluie est de vermeil
Et allonge le cou.
Puis son tendre sommeil
Nous accable de tout.

Mais sa forme est chétive
Et peureuse avant tout.
Elle creuse et se glace
Et multiplie l'espace.

Ainsi multipliée
Donne à vivre le vent
Ressemblant à jamais
Aux heures du couchant.

Cette forme chétive
De futaies et de houx
Et qui, tel un géant
Met l'automne entre nous !

706- C'est l'automne entre nous (28)

Jardin triste et figé, l'affligeante chanson.
C'est l'hiver désormais, l'effarante raison
Où veut fuir la nichée d'admirables saisons
Qui distillent nos fièvres, ses orphiques boissons.

Amour social I

Or je vivais jadis de sèves et d'oraisons
Et couvais tout son corps et son âme à foison
De ces moments sévères dont je tais la leçon.
Je l'aimais et sans mal délivrais ses démons
Quand mon âme grondait de plaisir - c'est le nom - !

Où es-tu désormais, souveraine et sans fond ?
Inextinguible grève, nuit, carène, galion
Maintenant que le ciel a perdu ses rayons ?
Que la mer est cruelle ? Que dort sans illusion
La Terre sous un gel terrifiant d'abandon ?

Où es-tu désormais, toi que j'aimais sans nom
Maintenant que je vis sans ta douce maison ?

690- Jardin triste et figé (16)



Couple de danseurs n° 2, stylobille sur carton couché
© Xavier Hiron, 1998

Amour social I

Ta vie sereine et magnifique
Donnait le la aux sons magiques
Qui emplissaient ma vie.

Ta voix suave et goût de crime
Donnait parfois le ton aux rimes
Nourries de poésie.

Et ton doux être s'enracine
Après des mots que je devine
M'apportant l'homélie

D'un bleu nuage qui chavire.
D'un souffle de vent qui délire
Ô mes ciels sans logis !

748- Ta vie sereine et magnifique (12)

Cette folie soudain s'est emparée de nous !
Quand le vent a molli, nous étions à genoux
Près de l'autel aux pluies, allumant l'amadou.
Cette folie soudain s'est emparée de nous.

Car nous voulions enfin retenir du vent sourd
Quelque senteur de thym qui volait alentour.
Nous voulions seulement, ainsi, jour après jour
Approcher du serment qui sur les lèvres court.

Mais nous brûlions aussi. Nous brûlions notre amour
Près des nuages gris aux sèves de velours.
Et tous nos vils soucis, nos sagesses de fous
Nous les brûlions aussi sous les yeux du grand houx.

Hélas, cette folie a repris son chemin
Qui vole avec envie ! Et tel qu'un mandrin

Amour social I

Va, réduisant nos vies, fermant nos lendemains
Faisant capituler nos corps à cœurs étreints !

Sur le temps inversé, alors, nous fulminâmes :
Cette folie en nous avait éteint ses flammes.
Nous n'avions plus qu'à fuir, et tels deux étrangers
Ainsi, jusqu'à dormir et ne plus s'éveiller !

834- Fin d'un long rêve (20)

Si la vie n'était plus
Que fêtes moribondes.
Que palabres meurtries
Ou que mornes facondes
S'étendant près de lacs
Et de rives profondes.

Si la vie n'était plus
Par nos voix colorées
Que couleurs sans été.
Et se couvrant sans nombre
Sur l'étang chamarré
De nos âmes secondes...

Si la vie n'était plus
Qu'ombres qu'on a voulues
Et se promenant, nues
Aux souvenirs qu'inondent
Nos désirs désunis :
Si cette vie n'est plus.

(Car nous n'avons besoin
De vivre nulle vie
Que celle-ci qui est
Et nous sera promue.)

Amour social I

Donc, si cette vie n'est plus
Que rêves égarés
Aux arbres effilés
Aux lisières brisées
D'être et d'avoir été.

Si la vie nous huait
Las, nous serions perdus !
Dès lors, je le promets
Vaincu, je m'en irais.
Car nous serions foutus !

755- Si la vie n'était plus (32)

Je serai las des bois dorés
Des prisons sardes apaisées.
Des galéjades, des pensées
Qui courent sans avoir glissé.

Je serai las de tes baisers.
Tes entrejambes, tes Pangées.
Tes marécages désolés :
Ta hanche frêle, amadouée.

Lorsque le soir sera tombé
Sur ton astre aromatisé
Sur tes épices, ton passé
Friand de tes sèves musquées.

Lorsqu'enfin j'aurai dévasté
Comme Attila fauchant les blés
Ta méprisable herbe des prés
Ma raison d'amour adorée...

Tout compte fait, je ne saurais
Dire à quel point j'ai abusé

Amour social I

De tes saisons ? De tes bouquets
N'en serais-je encor qu'à l'orée ?

Et lassé, non, je n'en serai
Avant que d'avoir en baisers
Ta grande maison avalée
Pillée, brûlée et saccagée !

758- Éros en majesté (24)

La nuit est plus longue. Le jour incertain
Qui coule et s'allonge au bord du destin...
Ainsi coule une onde près du romarin
Que sa joie inonde de penser serein.

Aujourd'hui le monde a moins de chagrin
Qu'une jonque immonde perdue en chemin.
Le nez à la ronde, le vent boute-en-train
Sillonne ce monde, pèse sur nos reins.

En ces circonstances, il serait fâcheux
D'ignorer la stance, de jouer au gueux.
Et avec constance, d'éteindre le feu
Qui rampe et qui danse comme un malheureux.

Existe, ô légère, existe, Cybèle !
Bientôt nous saurons si cette nuit belle
Nous enterre ou non. Si elle martèle
Tous nos songes creux qui crient et appellent.

Donc serait fâcheux, et bien malheureux
D'attendre des cieux un délai factieux.
De surseoir au doux. Remettre à demain
Ce que peut pour nous le corps du malin.

Amour social I

Ô femme du monde, ô femme de bien
Lève-toi et gronde, regarde le ciel.
Libère ta longe, dépêche le fiel.
La nuit est si longue et le jour revient !

801- Carpe diem (24)



Buste femme, technique mixte sur carton couché
© Xavier Hiron, 1994

Je voudrais te revoir :
Tes ambiances marines
Tes fripes de jersey
Qui t'habillaient, le soir.

Amour social I

Tes plumes de mars
Sur ta Seine en juillet.
Tes musées en Arles
Quand le Rhône, arrimé

Doit, calme, serpenter
Sous le joug bien serré
De tes belles journées
Hospice où tu rêvais

De chiens bien alignés.
Je voudrais te revoir
Et tes effets moirés
Sous des ponts qui se mirent

Dans tes tendres secrets...
Et tes lampes soupirent.
Ton eau, tel un rasoir
Coule en perles pressées.

Et ton ciel qui transpire
Est d'un bleu fatigué.
Car tes mains inondaient
Toutes tes villes blondes

Et qui font qu'à jamais
Personne ne saurait
Par où te retrouver...
Mais ta fin est pareille

À ce grand reposoir
Bien baignée de soleil
Quand je pense à l'abeille
Que je voudrais revoir !

781- Je voudrais te revoir (32)

Amour social I

J'ai offert du muguet
À celle qui, jadis
Avait sur moi jeté
Son visage atterré.

Elle avait pris grand' peine
Et avait, affolée
Au principe des heures
Son grand esprit lancé.

C'est pourquoi au matin
Quand l'oiseau s'est levé
J'ai cueilli ces deux brins
Et les lui ai portés.

Quelques soient les orages
Quelque soit le passé
Puisse leur belle odeur
Nous ramener la paix !

J'ai offert ce muguet
À celle qui, jadis
Sur moi avait jeté
Son visage lys.

957- Un poème de circonstance (20)

C'est une Ève. Pendu à ses cheveux
Son doux rêve ignore ma souffrance...
Et sans trêve, lorsque sifflent mes yeux
Cette brève, sous du bonheur s'avance.

C'est un ange. Cette femme est si belle.
Si étrange, telle une jouvencelle
Près du Gange. Et qui, de sa margelle
Nos phalanges, d'une langueur harcèle.

Amour social I

Et si frêle, ce miracle annoncé
Nous appelle de son antre fermé.
Mais que gèlent nos désirs de beauté
Se révèle son plaisir d'être aimée.

C'est une Ève. C'est un ange et c'est frêle.
Une sève remplit son cœur rebelle.
Rien n'achève la douceur de son aile
Et sa nuit aux jours nous ensorcelle !

797- C'est une Ève (bis repetitas) (16)

Tu savais te lever dans ta saveur obscure
Le corps rempli d'une douce mélancolie
Quand chuchotait l'espace, quand frisait ton envie.
Quand ta paupière blonde à ton grand œil ravi
Donnait à la seconde cet éclat le plus cher
Dont j'étais le miroir, la couleur infinie !

Tu avais le sein blanc des japonaiseries
Qui portent fièrement l'emblème des cerises.
La tâche rouge-sang qui au bain se délivre
Lorsque le vêtement d'une senteur s'enivre
Séchant sous le prunus fleuri d'une banquise.

Brisé par ce moment d'un pur cadeau de toi
Moi, j'étais cet éclat qui au loin divaguait...
Ce doux reflet de ta paupière sur ton eau !
Tandis que toi, tel un enfant que le vent rend muet
Tu savais te murer, comme font les marauds
Dans le profond respect de ta saveur exquise !

939- Diane au bain *ou* La femme du matin (17)

Amour social I

Moi qui veux embellir les choses
Moi qui veux cautionner la vie.
Qui veux, certes, ébahir le rose
Moi qui veux partager l'impie.

Moi qui veux obéir aux proses
Et connaître la poésie
Je voudrais que tu ne disposes
Que de moi pour vivre ta vie.

De mon corps couleur de guimauve
De mes yeux colorés en gris.
De ces draps et de ces alcôves
Que je vois dans mes rêveries.

Moi qui veux embellir les roses
Je voudrais t'avoir pour amie.
Au soleil qu'un été arrose
Lever un talent infini.

Tu serais cette Ève qui pose
Toute nue au fond de ton lit.
Je serais l'homme qui dispose
Bienheureux, d'une neuve vie.

Moi qui veux embellir les choses
Toutes les choses de ta vie.

833- Complainte pour une amie (22)

Je t'aime et ta fraîcheur
M'exhale ton soupir
Où se construit ma voix.

Ta nuit te pare, s'esquive
Tandis que la montagne
S'éprend de ton orgueil.

Amour social I

Tes tournesols me disent
Ton souffle exaspéré
Au ventre des moissons.

Puis ta vallée me berce
Aux gerçures plissées
Dès que ta chair se blesse...

Seraient-ils parvenus
À fermer tes événements
Te libérant d'autant ?

Mais toi seule es bénie
Me disent les courants
Chaleur exacerbée !

Car tu es mon hiver
Ma couche de printemps
Aussi bien que l'amer.

Sauras-tu donc guérir
De vigne et d'olifant
Tel un triste trépan ?

Car tu es mon soleil
Ma douce flamme bleue
D'aumône pour mon corps.

872- L'aumône (27)

Je veux me réchauffer au profond de ton corps
Nos organes serrés l'un à l'autre si fort.
Tels, nous serions unis comme l'île au trésor
Et tant qu'il serait vain de séparer nos corps !

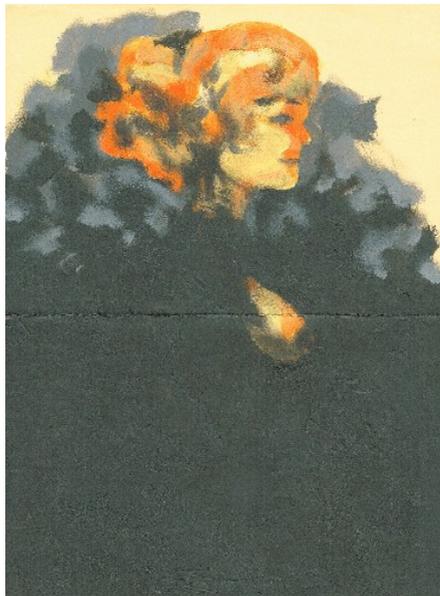
Amour social I

Je veux que ta suave opalescence d'or
S'allume et me distille son tendre réconfort.
Que se respire en toi ta boîte de Pandore
Sans autre retenue que le souffle des morts.

Mais tu dors aujourd'hui, et tu seras demain
Cet oiseau ou le fruit qui glisse de la main.
Car demain est toujours cet espace qui vient
Et où l'on capitule pourtant face au destin.

Ainsi déjà je périclite vers d'autres mondes...
Hors du temps infini, je sortirai des ondes.
Et lors, je ne serai qu'un point sous les secondes
Quand ton corps si joli hurlera à la ronde !

873- Je veux me réchauffer (16)



Buste femme au jardin n° 1, acrylique sur carton coloré
© Xavier Hiron, 1992

Amour social I

Je veux me réfugier dans l'écrin de mes vers
Loin du destin cuisant de ce monde pervers
Où ma nature humaine si souvent s'exaspère
Du dédale géant qui plombe l'univers.

Je veux me réfugier dans cet écrin des vers.
Là serait une femme, et blotti sous sa sphère
L'univers changerait de forme et de matière.
Je serais suspendu à ses lèvres de verre.

Elle serait certaine en son habit de gloire
Et ferait retentir ses crissements de moire.
Et m'aimerait toujours, sage comme un bijou
Pour sourire des yeux, me disant ses mots doux

Ses paroles sucrées, aux saveurs d'acajou.
Elle dirait des mots, et mon rêve un peu fou
Pourtant réalité, loin du désir amer
Serait déliquescence aux sables de la mer !

874- Je veux me réfugier (16)

Tout ce cheminement de vide, et d'air et d'eau !
Lorsque je visitais tes contrées abyssales
Tu étais là, rieuse, sur l'épine dorsale.
Et telle une vestale, tu plongeais dans mon sang
Tous tes éclats de rire, puis cet air nonchalant
Qu'ont les sirènes d'eau qui sifflent sous l'azur !

Alors je suis allé - sourire spontané -
Me noyer aux tréfonds de tes vagues pensées.
Tes crêtes d'or, très calmes, clapotaient sous l'été
Et ta chaleur splendide au soleil transpirait.
Dans tes tourbillonnantes dentelles, ô moi

Amour social I

J'appréhendais ta virtuosité réelle de nageuse !
Tes flanelles indiennes, tes tissus imprimés
Au levant subjuguèrent : et las, je l'ai été...

Ainsi je rencontrais tout ton charme subtil.
Ton eau - cet océan -, et pareille à une île
Cette resplendissante vague qui navigue
Vers toutes tes beautés et qui m'ont fait rêver !

916- Hymne à la beauté (18)

J'imagine ce soir une couleur d'argent.
Ta flèche parsemée au grand air du printemps.
Ton aile fugitive, ta blanche inclinaison
Où s'étire la nuit, l'accent de ta saison.

J'imagine tes formes, ces volutes des prés
S'arrondissant sous l'air, rondeur de ta journée.
Et ta venue espiègle serait ensoleillée
De saveur et du froid des fontaines gelées !

Tes dentelles superbes, augmentées de colliers.
J'imagine pour toi un ciel humide et gai.
Je m'imagine en toi : y aurais-tu gagné
Le droit de m'apparaître en chair et pour de vrai ?

927- Désir d'incarnation (12)

Tu es l'Ève et tu veux
Et qu'un homme t'enlève.
Et qu'il te mène au mieux
Où ton rêve s'achève.

Amour social I

Tu es l'Ève et produis
Tout ton désir de sève
Qui se prolonge et luit
Au loin, comme une grève.

Et trêve de ton être
Qui espère une joie :
Musique des mystères
Aux langueurs d'autrefois !

Non, tu n'es pas cet ange
Qui se lisse et s'arrange.
Aile blanche aux mélanges
De beauté et d'oranges.

Car ta fragilité
Est soupir éthéré
Qui se mêle et démêle
Ce qui deviendra grêle.

Et toi, statue d'amante
Dépourvue ou ardente :
Ce fabuleux modèle
D'ombre froide et de gel !

Ainsi l'Ève qui veut
Et qu'un homme l'emmène.
Et qu'il l'élève au mieux
Où ses rêves l'entraînent !

953- Désir d'amante (28)

Ton souffle me réveille.
Ta voix m'effleure à peine
Dans mon tendre sommeil.

Amour social I

Et ta grâce vermeille
Languit comme un soleil.

Courant au ciel tel un pluriel
L'adieu des forces du réveil
Vient. Et m'enveloppe de ton miel
Quand cogne mon sang qui s'éveille.

Ainsi je pense à tes prunelles.
Et pour les voir, mon irréalité
Je me retourne. Ah, mais... oh, ciel :
Car tu n'es que le vent cruel !

961- Méprise au réveil (13)

Tu m'accompagnes, voix percée
Indifférente à mes années.
Tu m'accompagnes, Prométhée.

Tu m'accompagnes, chant de blé
Toi que l'on moud dans la vallée.
Tu m'accompagnes, cirque fermé.

Tu m'accompagnes, douce gorgée
Bue à la source des pensées.
Tu m'accompagnes, simple et glacée.

Et terre et soif, mer ou denrée
Odeur des prairies éprouvées.
Tu m'accompagnes, odeur salée.

Tu m'accompagnes, ô champ de blés
Toi seule qui fus l'oubliée...
Tu m'accompagnes, ô champ de blé.

Tu m'accompagnes, éternité
Au large vent, toi qui bientôt

Amour social I

Me feras rire ou me faner !

Tu m'accompagnes, heure salée
Et ta sueur est transpirée.
Tu m'accompagnes jusqu'à l'été.

Tu m'accompagnes, sérénité :
Toi l'oiseau prêt à s'envoler.
Tu m'accompagnes, belle et fanée.

Ô toi, ma douce éternité !

918- Tu m'accompagnes (25)



*Buste femme au jardin n° 1, acrylique sur carton coloré, 1992
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2015*

Amour social I

Tu es le sédiment
Des jours et des années
Telle une écume folle
Aux lumières zébrées.

Et le brouillard s'étonne
Dans sa nuit avalée
Des fanaux salutaires
Aux armes ennuyées.

Et flotte ton amour
Aux frimas des allées.
Aux chevets basanés
Des climats de l'été.

Fière comme un kippour
L'offrande est mélangée
À ce vin apuré
Des chais du grand labour.

Et ainsi va le jour
Au sédiment gelé.
Du fond de ton étang
Dans ton coffre noyé.

Tu es ce sédiment
Et la vie mystifiée
Accourt, tel un autour
Au vol démesuré...

Et lorsque vient le jour
Au cou de la mariée
Tu es le sédiment
Qui m'a enraciné !

971- Tu es le sédiment (28)

Amour social I

Dans ma maison orange
Moi, j'ai un chat tout bleu
Et dont la couleur change
Au milieu de tes yeux.

Dans ma maison étrange
Le corbeau venimeux
N'a nulle place et l'ange
Est tel un cul-terreux.

Ôte-le de ma vue
Ce nuage qui flanche.
Et porte-le, ton rire
Aux nues des avalanches.

Car il faut bien le dire
Aux rives des soleils
Que ton sourire habite
En ma maison vermeille !

1086- Poème d'amour sur-réaliste (16)
Pour Catherine et Gaëtan

Un seul mot de toi
Ouvre des océans
De pages et de romans
Au ciel inachevé.

Un seul mot de toi
Et la pluie effacée
Sur le ciel a versé
L'encre des cerisiers.

Un seul mot et plus rien
Ne viendra déranger
La couronne tressée
Au fleuve des années.

Amour social I

Un seul mot et le sort
Rutile ses trésors...
Et la nuit à ressort
Au panier est jetée.

Mais le chemin est vert
Mélancolique ou gai.
Se traîne sur la berge
Comme un long parapet.

Et tourne, nonchalant
Le halage du temps
Quand ton sourire éternelle
Ces vies qui nous reviennent

Parmi l'or des sirènes !
Et tes grands yeux retiennent
L'histoire de nos stances
Aux éclats d'indulgence...

Aux levés des minuits
Aux feuilles, tu revis.
Car enfin tu es là
Couronnée de silence.

Et ton fantôme lance
Vers ton âme une danse.
Puis ton reflet immense
Libère la vacance

De toute ton absence !
Mais un seul mot de toi
Ouvre des océans
Au ciel inachevé.

972- Un seul mot de toi (40)

Amour social I

Je laisse mourir
Les petits plaisirs
Agonie sans fin
Des tout petits riens.

Et les harmonies
Des entre-deux rires.
Et puis les soucis
Qui glissent au loin.

Je laisse les vents
Dessiner la terre
Et puis le mystère
Quérir ses amants.

Je laisse Aurélie
Négliger sa vie
Et s'épanouir
Son sourire franc.

Avant que ne vienne
L'horizon de haine.
Avant que n'adviennent
Nos lointains suprêmes.

Avant que, flatteur
Le monde ne pleure
Je veux que tu prenes
Ma main en douceur.

Et tel un navire
Quittant son empire
Moi, je veux mourir
Sous ton bleu sourire !

1002- Petite prière pour partir en paix (28)

Amour social I

Tu as le cou blanchi des murailles blessées.
Le temps changeant et pur des bords de mer précieux.
Ce port léger et sûr de toutes les verdure
Et ce teint clair-azur qui confine à l'été.

Tu as l'odeur précise aux chagrins amoureux
Et le tonnerre dur t'illumine soudain.
Toute chargée d'embruns lorsque par les midis
Tu as l'esprit d'airain qui s'éloigne au lointain !

Tu as la pluie des vagues comme vive compagne
Et l'hiver à tes pieds lorsqu'il vaque, serein
Sous des soleils peureux, irradiés d'une sphère
D'où les marins jamais ne reviennent, ni fiers !

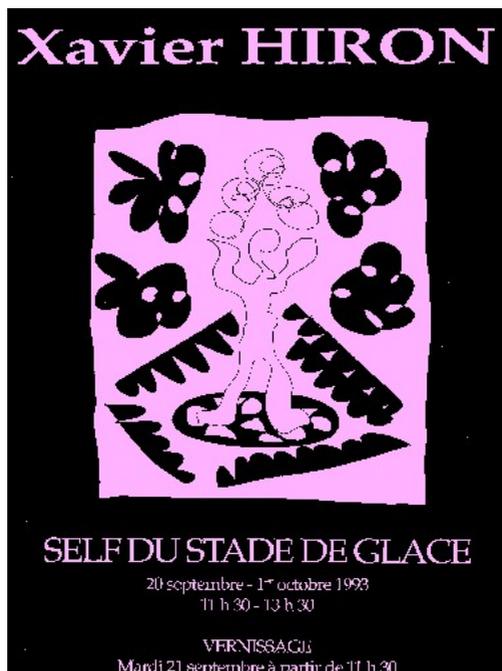
Tu as toutes les gorges incendiées des étoiles
Et le dos droit et franc des falaises calcaires.
Le rire étroit et blond d'une joie familière
Qui t'élève en ta rue, intrépide et prospère.

Et mille excuses ici si j'ai par le passé
Ou même le présent, incidemment volé
Ce quelque chose de toi de grand, de beau, de pur
Ou d'utilement cher qui vogue comme une âme

En te couchant parfois au creux de mes poèmes.

947- Au creux de mes poèmes (21)

Amour social I



*Affichette, exposition au self des employés de la ville de Grenoble, 1993
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2015*



© Xavier Hiron, vers 1978